M. de Cazalès & le Vicomte de Mirabeau, insultés en sortant de l'Assemblée Nationale, le 13 Avril 1790, croient devoir au public le récit de cet événement, de peur que les Journaux ne le dénaturent & ne l'exagerent.

Nous sortions de l'Assemblée nationale par la grande porte; nous étions parvenus à la moitié de l'allée qui conduit à la cour du Manége, lorsque nous avons rencontré deux Dames; nous leur avons offert le bras. A peine avions-nous fait quelques pas, que nous avons vu venir une grande quantité d'hommes sortant des Tuileries & du passage qui mene à la rue Saint Honoré. Il étoit difficile de distinguer l'objet de leur course; mais ils couroient tous. Nous étions précédés de 25 ou 30 Grenadiers qui avoient été de garde à la Salle, & s'en retournoient. L'Officier qui les commandoit

leur a ordonné de ſe mettre en ligne, ce qui a été exécuté : cela en a impoſé au Peuple. Cependant un Bourgeois, ayant un ſabre au côté, s'eſt approché du Vicomte de Mirabeau, & a dit : *Ces gueux-là ſont très-heureux d'avoir une Garde.* Le Vicomte a déſigné cet homme à la Garde, ne pouvant quitter le bras de la Dame qu'il conduiſoit. L'homme s'eſt perdu dans la foule. Nous avons alors engagé les Dames à entrer dans une maiſon, & nous avons voulu pourſuivre ſeuls notre route. Les Grenadiers nous ont offert de nous reconduire ; nous leur avons répondu que nous n'en avions pas beſoin, que nous étions d'un métier où on bravoit le danger, mais que nous étions reconnoiſſans de leur offre ; ils ont inſiſté avec infiniment d'honnêteté. Au moment où nous percions la foule pour gagner le paſſage, nous commencions à être fort ſerrés ; un homme eſt venu mettre le poing ſous le nez du Vicomte de Mirabeau, & lui a dit :

infâme gueux , tu périras. Le Vicomte de Mirabeau a mis l'épée à la main , & il s'eſt fait une eſcarre dans le Peuple. MM. les Officiers de la Garde Nationale ont profité de ce moment pour nous entourer , & nous offrir de nouveau leur ſauve-garde : nous avons marché au milieu d'eux juſques dans la rue Saint Honoré.

Le Vicomte de Mirabeau déſiroit rejoindre aux Feuillans ſa voiture. M. de Cazalès lui a obſervé que le Peuple s'amaſſoit , & qu'il valoit infiniment mieux prévenir une émeute.

Nous ſommes entrés dans la maiſon de M. Bourdeille , Banquier ; nous avons paſſés par une porte de derriere, qui donne dans la cour des Jacobins ; nous avons gagné le jardin , duquel nous ſommes ſortis , aidés de cette même Garde Nationale , dont nous avons infiniment à nous louer à tous égards , en eſcaladant une muraille , toujours accompagnés de M. Michau , Officier de la Garde Natio-

99

nale, qui nous a comblés de prévenances & d'honnêtetés, & nous a menés chez lui, d'où nous nous sommes rendus à nos demeures respectives.

Nous devons payer à la Garde Nationale le tribut d'une reconnoissance mieux sentie, qu'elle ne peut être exprimée; & nous osons espérer qu'elle y sera d'autant plus sensible, que nous n'avons jamais prodigué nos louanges.

Nous n'ajouterons aucune réflexion: ce récit n'en est pas susceptible; & nous nous contenterons de nous écrier avec tout bon François:

Malheureux Peuple! comme on t'égare....

Le Vicomte DE MIRABEAU.
CAZALÈS.

De l'Imprimerie de VEZARD & LE NORMANT, rue des Prêtres Saint Germain-l'Auxerrois. 1790.